

LES VARDULES

EXPOSÉ HISTORIQUE ET LINGUISTIQUE CONCERNANT LES « GUIPUZCOANS » DE L'ANTIQUITÉ ET QUELQUES AUTRES PEUPLES DE L'HISPANIA ET DE L'AQUITANIA DE L'ÉPOQUE ROMAINE

h.iglesias@biarritz.fr

Ancêtres des actuels Guipuzcoans. — Gardes du corps « espagnols » d'Auguste, Jules César, Cassius et Marius. — Les gardes fanatiques de Marius. — La question illyrienne : problèmes et conjectures. — Les origines illyriennes de certains peuples ibériques. — Les Illyriens de l'Adriatique. — Les Bardules de Lusitanie. — Etymologie de l'ethnonyme « Vardul- » / « Bardul- ». — Bardus : nom d'un ancêtre éponyme, mythique ou réel, des Vardules. — Les hypothèses « pré-indo-européennes ». — Les Vardules disparaissent.

Les présumés ancêtres des actuels Guipuzcoans étaient connus dans l'Antiquité sous le nom de Vardules. Strabon¹, dont l'œuvre se base en grande partie sur les écrits de Posidonius d'Apamée qui rédigea une partie de son ouvrage vers 72 avant Jésus-Christ, mentionne en effet les « **Bardyètes², qu'on appelle aujourd'hui Vardules.** »

Les Vardules ou Bardyètes³ auraient également été appelés, comme on le verra par la suite, Bardyéens⁴. Ces derniers sont notamment connus pour avoir, entre autres, formé la garde personnelle du célèbre général et homme politique romain **Marius**. Ces escortes ou boucliers humains, une sorte de protection armée d'élite dont s'entouraient généralement les

¹ Strabon, **Géographie**, III, 4, 12.

² Ce peuple dont le territoire recouvrait **grosso modo** le Guipuzcoa actuel, nous est connu, à en croire les dires de Strabon, grâce à Posidonius. La forme **Vardūli**, var. **Vardūlli**, paraît quant à elle avoir une origine plus récente. Il se peut cependant que Posidonius ait également cité, outre la forme en **-ēt-es**, une autre en **-ūl-i** après avoir comparé entre elles deux sources différentes et par la suite égarées. Les deux formes auraient été reprises ultérieurement par Strabon, **Géographie**, III, 3, 6 ; voy. François Lasserre, **Strabon, Géographie**, T. II (livres III et IV), 1966, p. 72, n. 1. Pour la question des suffixes en **-ēt-es** et **-ūl-i** caractéristiques de la péninsule Ibérique et du bassin méditerranéen, voy. **infra**, pp. 11-12.

³ Méla, III, 15 ; Pline l'Ancien, III, 26, 27.

⁴ En ce qui concerne l'explication de la graphie **y**, cf. **infra**, notes 41 et 42.

hauts dignitaires romains, étaient essentiellement composé à l'époque de populations ibériques.

Suétone⁵ raconte en effet que toute la garde prétorienne⁶ constituant l'escorte rapprochée de l'empereur Auguste était constituée de **Vascones**, c'est-à-dire les ancêtres des actuelles populations navarraises.

Et on sait également, toujours d'après Suétone, que la garde personnelle de Jules César était entièrement formée de « **gardes espagnols qui l'escortaient, armées de glaives** »⁷. Par la suite César décida, ajoute Suétone, de se passer de cette escorte armée « **par suite de son entière confiance dans le dernier sénatus-consulte et le serment des sénateurs** ».

Peu de temps après, aux Ides de mars 44 avant Jésus-Christ, il mourut assassiné. Un des principaux conspirateurs avait pour nom **Q. Cassius Longinus**. Propréteur⁸ de l'Espagne Ulérieure ou **Baetica**⁹ en 48 avant Jésus-Christ, celui-ci est en effet connu pour avoir été un des assassins de Jules César (c'est ce même Cassius que Brutus, son principal complice, avait appelé « **le dernier des Romains** »).

Or, un auteur de l'Antiquité non identifié, probablement Aulus Hirtius, un lieutenant de César, raconte dans un ouvrage intitulé **A propos de la guerre d'Alexandrie** que la garde personnelle de ce fameux Cassius était également formée d'« Espagnols »¹⁰, plus exactement de **Berones** ou Bérons¹¹ (ancêtres des actuels habitants de La Rioja) — une escorte grâce à laquelle d'ailleurs il survécut à un attentat qui faillit lui coûter la vie¹². Le fait que les gardes du corps de César, de Cassius Longinus et d'Auguste, et avant eux ceux de **Marius**, aient été

⁵ Suétone, **Auguste**, XLIX.

⁶ Soldats d'élite chargés à l'époque romaine de la protection des consuls et par la suite des empereurs.

⁷ Suétone, **Caesar**, LXXXVI.

⁸ Délégué au gouvernement d'une province placée à l'époque sous l'autorité de Rome.

⁹ L'actuelle Andalousie et la Lusitanie du début de notre ère.

¹⁰ Au sens classique du terme, c'est-à-dire les habitants de la péninsule Ibérique ou de l'**Hispania** romaine. Le terme employé par la plupart des auteurs de l'Antiquité pour désigner les habitants de la Péninsule est celui d'« Ibères » (gr. Ἰβηρες), une expression désignant alors l'ensemble des populations de cette contrée et qu'on traduit d'ordinaire, dans les cercles érudits pétris de culture classique, par « Espagnols », c'est-à-dire l'**homo hispanicus** : l'habitant de l'Hispanie (lat. **Hispania**) ou Ibérie (lat. **Iberia**) de l'Antiquité.

¹¹ On a cru voir dans le nom de peuple **Berōnes** une racine « pré-indo-européenne » ***BeR-** ayant une valeur oronymique (< **ber-ōn-es**), elle-même variante d'une base ***BaR-** (Rostaing, 1973, **Essai sur la toponymie de la Provence depuis les origines jusqu'aux invasions barbares**, Laffitte Reprints, Marseille, p. 93). Voy. également **infra**, p. 14, n. 86.

¹² Une attaque dont il fut l'objet de la part de ses administrés du Sud de l'Hispanie à l'époque de son mandat dans la région ; voy. **De bello Alexandrino**, LIII, 3 : « (...) L. Licinius Squillus se précipite sur Longinus déjà terrassé, et lui fait quelques légères blessures. — LIII. (1) **On accourt à la défense de Cassius, car il avait toujours près de lui une garde de Bérons et plusieurs vétérans armés de dards.** (2) Ceux-ci ferment le passage au reste des conjurés qui venaient à la file pour achever l'assassinat (...) ».

recrutés parmi les populations originaires de la Péninsule (c'est-à-dire issues d'un territoire que les Romains avaient baptisé **Hispania** > esp. **España** / fr. **Espagne**) s'explique peut-être par le caractère de ses habitants.

En effet, bien que la versatilité des « Espagnols » de l'Antiquité fût grande, inconstance qui les poussait constamment à changer de camps au gré des circonstances, ceux-ci étaient cependant appréciés à Rome en raison de leur intrépidité, leur endurance, leur célèbre agilité : Tite-Live signale souvent la remarquable vélocité des habitants du pays, notamment des Ibères de la vallée de l'Ebre qui, à l'époque de la deuxième guerre punique opposant Rome à Carthage¹³, « **couraient aussi vite que des chevaux** »¹⁴.

LES GARDES FANATIQUES DE MARIUS

Pour ce qui est des gardes de **Marius**, considérés manifestement d'origine hispanique, il devait s'agir d'esclaves fugitifs, esclaves que **Marius** avait dû acquérir ou enrôler comme mercenaires — du fait dans le cas présent de leur condition de proscrits — lors des campagnes militaires qu'il mena en Hispanie, en particulier lors du siège de Numance en 133 avant Jésus-Christ : célèbre et éprouvante guerre au cours de laquelle il se distingua sous les ordres de Scipion avant de devenir par la suite propréteur de l'Espagne Ulérieure qu'il s'employa à purger des nombreux « maraudeurs » et « brigands » qui la désolait¹⁵.

C'est en effet, écrit Plutarque¹⁶, lors de son retour d'exil à Rome en 87 avant Jésus-Christ que **Marius** ramena avec lui, afin de semer la peur parmi ses adversaires politiques¹⁷, un grand nombre de ces soldats mercenaires :

« [II] **fit son entrée dans la ville, escorté de gardes qu'il avait choisis parmi les esclaves venus à lui et qu'il appelait Bardyéens** »¹⁸.

Ces gardes du corps originaires, semble-t-il, d'outre-Bidassoa¹⁹ semèrent alors un tel effroi dans la ville de Rome qu'ils finirent même par effrayer les complices de **Marius**. Leur comportement durant cette période fut en effet terrible.

¹³ Entre 218 et 202 avant Jésus-Christ.

¹⁴ Tite-Live, **Histoire romaine**, XXV, 34.

¹⁵ Probablement des Lusitaniens qui constituaient alors le plus puissant des peuples ibériques et dont la réputation de **bandoleros**, la ruse et l'habileté étaient connues depuis plusieurs décennies.

¹⁶ Plutarque, **Marius**, XLIII, 4 ; XLIV, 9 et **Sertorius**, V, 7.

¹⁷ Tels que **Marcus-Antonius** ou Marc-Antoine dont on sait qu'il mourut sous les coups des « marianistes ».

¹⁸ Plutarque, **Marius**, XLIII, 4.

¹⁹ Quelques auteurs ont également cru possible, quoique cela soit peu probable, qu'il se fût agi en réalité d'une peuplade originaire d'Illyrie. La plupart des savants versés dans ces questions considèrent cependant qu'il s'agit des Bardyètes de l'actuel Guipuzcoa, cf. **infra**, p. 6, note 37. En ce qui concerne la difficile question de l'origine illyrienne de certains peuples antiques du Nord de la péninsule Ibérique, cf. **infra**, pp. 6-8.

Ils employèrent le plus clair de leur temps passé à Rome à massacrer scrupuleusement et méthodiquement, entièrement dévoués qu'ils étaient à leur patron romain du moment, en faisant preuve de cet étrange fanatisme dont nous avons déjà parlé, tous les adversaires déclarés ou connus de **Marius** : « **Ceux-ci massacrèrent un grand nombre de personnes sur un mot ou un simple signe de Marius, qui était pour eux un ordre** »²⁰.

Ils allèrent même jusqu'à s'en prendre à « **Ancharius, sénateur et ancien préteur, [qui] était venu trouver Marius et [comme] celui-ci ne répondait pas à son salut, ils l'abattirent devant lui, en le frappant de leurs épées** »²¹.

La suite fut encore plus terrible : « **Les corps sans tête jetés dans les rues et foulés aux pieds n'excitaient plus la pitié, mais provoquaient frisson et tremblement chez tous ceux qui les voyaient. Ce qui était le plus odieux au peuple, c'était l'atroce conduite de ceux qu'on appelait Bardyéens. Non contents d'égorger les maîtres dans leurs maisons, ils abusaient de leurs enfants et violentaient leurs femmes** »²².

Les horribles excès commis par ces gardes du corps, que l'on tient communément pour les ancêtres des actuels Guipuzcoans, ayant fait naître, on l'a vu, les plus grandes craintes chez les propres alliés de **Marius**, principalement chez **Cinna** et le fameux **Sertorius**, ceux-ci prirent alors la décision, dans l'espoir de ramener le calme, de les faire massacrer par trahison.

Plutarque raconte en effet qu'« **on ne put arrêter leurs massacres et leurs pillages jusqu'au jour où Cinna et Sertorius s'entendirent pour les attaquer dans leur camp pendant leur sommeil et les tuer tous à coups de javalots** »²³.

LA QUESTION ILLYRIENNE : PROBLÈMES ET CONJECTURES

Les événements rapportés par Plutarque nous renvoient indirectement à l'une des plus difficiles questions auxquelles aient été confrontés les érudits versés dans ce type d'études : celle de l'origine illyrienne de certains peuples de la péninsule Ibérique durant l'Antiquité.

Il existait en effet en Illyrie un peuple appelé **Ardiaei**, **Vardaei** ou **Bardaei** habitant probablement en face de l'île de Pharos²⁴, voire peut-être plus au sud²⁵.

²⁰ Plutarque, **Marius**, XLIII, 5.

²¹ Plutarque, **Marius**, XLIII, 5. Ancharius était venu au Capitole en espérant que le caractère sacré du lieu serait pour lui une sauvegarde. **Marius**, le voyant s'avancer ordonna alors à ses gardes de le tuer.

²² Plutarque, **Marius**, XLIV, 9, 10.

²³ Plutarque, **Marius**, XLIV, 10 ; voy. également du même auteur, **Sertorius**, V, 7.

²⁴ Petite île sur les côtes de Dalmatie, Méla, II, 7, 114 ; Pline l'Ancien, III, 152 ; Strabon, II, 5, 20 ; Ptolémée, II, 16, 9. C'est aujourd'hui l'île appelée Hvar, le long de la côte dalmate (act. Croatie), au nord du fleuve appelé la Neretva.

²⁵ F. Papazoglou, 1963, « Sur le territoire des Ardiéens », **Zbornik Filozofskog Fakultera**, Beograd, VII, pp. 1-86 (en serbo-croate, avec résumé français, pp. 84-86), les place en revanche au sud de la Neretva, c'est-à-dire dans l'actuelle région de Dubrovnik.

Il s'agissait de l'un des nombreux peuples illyriens qui nous ait été donné de connaître d'après les textes classiques, à savoir en français académique les « Ardiéens » ou « Ardéens »²⁶. Ils sont cités par plusieurs auteurs de l'Antiquité dont Théopompe²⁷, Polybe²⁸, Strabon²⁹, Cicéron³⁰, Appien³¹, Pline l'Ancien³² et Claude Ptolémée³³.

Gustave Bloch et Jérôme Carcopino³⁴ ont cru voir dans ce peuple illyrien les gardes du corps de **Marius**. Mais cette supposition est cependant tenue pour improbable par la plupart des historiens qui se sont penchés sur la question car il existe toute une série de faits qui ne plaident pas en sa faveur.

D'une part, **Marius** n'aurait, pour autant qu'on le sache, jamais mis, au cours de sa longue et surprenante carrière militaire et politique, les pieds en Illyrie.

L'Hispanie, en revanche, constitua toujours pour lui un terrain de prédilection puisque non seulement il y fit, alors à peine âgé de vingt-trois ans, ses premières armes auprès de Scipion durant le siège de Numance, mais en outre, par la suite, il occupa également dans ce pays de hautes fonctions lorsque « **le sort lui assigna l'Espagne Ultérieure [où] on dit qu'il élimina les bandits de cette province dont les mœurs étaient encore brutales et sauvages [car] les Espagnols considéraient toujours le brigandage comme un très beau métier** »³⁵.

Enfin, il existerait un dernier fait : ces Illyriens, des pirates qui écumèrent longtemps la mer Adriatique, furent vaincus et soumis en 135 avant Jésus-Christ par le consul **Fulvius Flaccus**³⁶ : chassés de la côte, ils furent alors repoussés dans l'intérieur de la Dalmatie et

²⁶ Et ses variantes attestées **Ardayaei**, **Vardaei** ou **Bardaei** (autre variante **Bardaēi**), c'est-à-dire « Bardéens » ou « Vardéens » ; parfois, ils sont également appelés dans les textes grecs **Βαρδιαῖοι**, **Βαρδιαῖοι**, « les Bardiées » ; avec **i** au lieu de **y** (c'est-à-dire **u** grec = **ou** puis par la suite **u** français) et sans **n** ; ce nom apparaît toutefois dans les diverses éditions de Plutarque sous la forme **Βαρδυαῖοι**, **Bardyaēi**, « les Bardyéens » avec **u** grec.

²⁷ L'historien grec Théopompe, qui écrivait aux environs de l'an 340 avant Jésus-Christ, mentionne une victoire des Gaulois sur les « Vardiaïes », peuple illyrien des bords de l'Adriatique. Théopompe, fragm. 41 ; Didot-Müller, **Fragmenta historicorum graecorum**, t. I, p. 284-285.

²⁸ Polybe écrit '**Ἀρδιαῖοι** ; 2^e éd. Didot, II, 11, § 10 p. 75 ; 12, § 2, p. 76.

²⁹ Strabon, VII, 5, § 6 ; éd. Didot-Müller et Dübner, p. 262, I. 14. Strabon les appellent tantôt '**Ἀρδιαῖοι** (en latin **Ardiaei** d'après Tite-Live, **Ab Urbe condita**, XXVII, 30), tantôt **Ουαρδιαῖοι** ; cette dernière constitue une variante que donne également Ptolémée (cf. **infra**, n. 33) où la semi-consonne initiale [**w**] apparaît encore conservée, cf. **infra**, pp. 12-13.

³⁰ Cicéron, **Epistolae ad diversos**, V, ep. 9, § 2 écrit **Vardaei**.

³¹ Appien, **De rebus Illyricis**, X, donne une forme '**Ἀρδεῖοι**.

³² Pline l'Ancien, III, 145.

³³ Ptolémée, **Géographie**, II, 15.

³⁴ Gustave Bloch et Jérôme Carcopino, **Histoire de la République romaine de 134 à 44 avant Jésus-Christ**, 2, Les Presses Universitaires, Paris, 1935, 2^e éd. 1937, p. 402.

³⁵ Plutarque, **Marius**, VI, 2.

³⁶ Tite-Live, **Periochae**, LVI, 6 : **Fulvius Flaccus cos. Uardeos in Illyrico subegit**, « Le consul Fulvius Flaccus soumit les Vardéens en Illyrie ».

sédentarisés sous la contrainte la plus sévère, ce qui provoqua aussitôt leur ruine ; et la décadence de ce peuple, inexorable, fut dès lors extrêmement rapide.

Ces événements ayant eu lieu plus de cinquante ans avant l'entrée dans Rome de ces fameux gardes du corps de **Marius**, il est peu probable d'après les auteurs versés dans ces questions que la peuplade illyrienne soumise par **Flaccus** fût en réalité à l'origine de ces scènes de terreur.

C'est pourquoi, outre le fait au surplus que **Marius**, comme cela a déjà été souligné, n'avait, quant à lui, manifestement jamais mis les pieds en Illyrie, la plupart des savants optent plutôt pour l'hypothèse qui voit en réalité dans ces Bardyéens des Bardyètes, autrement dit les Vardules du Guipuzcoa³⁷.

LES ORIGINES ILLYRIENNES CERTAINS PEUPLES IBÉRIQUES

Il existe toutefois une autre possibilité, envisagée notamment par plusieurs commentateurs : celle qui verrait dans les Bardyètes ou Vardules du Guipuzcoa une ramification d'une peuplade illyrienne ; celle de ces fameux pirates de l'Adriatique.

Les phénomènes migratoires, anciens et incontestables — concernant un ou des peuples dont une partie émigre à la recherche de nouveaux territoires — sont bien attestés au cours de l'Antiquité et n'ont en conséquence jamais fait véritablement débat parmi les historiens.

Les exemples abondent et seuls de nos jours quelques auteurs, obnubilés qu'ils sont par certaines thèses partisans, fussent-elles les plus extravagantes qu'il se puisse imaginer, entre autres les thèses dites « autochtonistes » en vogue actuellement, ont ignoré, délibérément ou non, de telles hypothèses, pourtant de loin les plus satisfaisantes si on s'en tient aux connaissances actuelles les plus sûres.

Il n'est pas impossible en effet que ces Bardyètes du Guipuzcoa, connus par la suite également sous le nom de Vardules, n'aient constitué en définitive qu'un rameau d'une tribu d'Illyrie qui se serait installée ultérieurement dans la Péninsule comme le laisserait supposer, entre autres, le cas de la peuplade « proto-illyrienne » des **Korkontoi** (forme « hellénisée ») / **Corconti** (forme « latinisée ») dont le nom se retrouve de nos jours dans celui d'un village cantabre appelé **Corconte**³⁸.

Or, les formes attestées, à savoir les « hellénisées » **Βάρδου-[(ήτ)-αι]** ou **Βάρδου-[(ιτ)-αι]** / **Βάρδου-[(αι)-οι]** et « latinisée » **Bardy-[ae-i]**, semblent impliquer une base originelle / **bardu-** / (puis / **bardy-** / ou / **bardü-** /) que paraissent confirmer du reste les formes « latinisées » **Vardul-i** / **Bardul-i**, c'est-à-dire / **bardu-l-** / > / **bardu-l-** /

³⁷ C'est le cas d'auteurs tels que, entre autres, Roger Collins, 1986, **The Basques**, Basil Blackwell, Oxford, voy. la version française, **Les Basques**, Perrin, Paris, 1991, p. 49 ; José María Blázquez et Antonio Tovar, 1982, **Historia de la Hispania romana**, Alianza Editorial, Madrid, 3^e éd., p. 79 ; Julio Caro Baroja, 1945, **Materiales...**, Salamanque, rééd. Editorial Txertoa, 1990, p. 216, opte également pour cette éventualité.

³⁸ Province de Santander, village situé à l'est de la ville de Reinosa.

à la suite d'un élargissement consonantique ultérieur en **-l** de la voyelle **-u** présente dans **Bard-u-**.

L'existence de différents suffixes dans un ou des noms à base identique et désignant une même ou plusieurs populations apparentées, ou tenues pour telles, est en effet un phénomène très courant durant l'Antiquité, c'est pourquoi on ne peut tirer aucune conclusion de l'existence de suffixes différents en ce qui concerne les « ethnonymes » **Bardy-éens** et **Bardy-ètes**.

Une des seules « certitudes » semblant apparaître dans le cas présent est que ces deux peuples, le « cantabro-pyrénéen » et l'illyrien, paraissent porter le même nom³⁹, ce qui constitue un argument en faveur de leur présumée parenté, à savoir en l'occurrence une parenté « illyrico-pyrénéenne » que nombreux savants du XX^e siècle, parmi les illustres au demeurant, n'avaient pas manqué de signaler à plusieurs reprises⁴⁰.

En outre, le nom de deux rois illyriens, les fameux **Βάρδουλι-ς** ou **Βαρδύλλι-ς I** et **II** des sources antiques, c'est-à-dire en latin **Bardyli-s** (où le **u** grec ou upsilon, dont la prononciation, à l'origine, était **[u]**⁴¹ et par la suite **[y]**⁴², fut translittéré par la suite en alphabet latin au moyen du signe graphique ou lettre **y**) semble en constituer un autre exemple.

La forme latine **Bardyli-s**, en grec **Βάρδουλι-ς** ou **Βαρδύλλι-ς**⁴³, constitue un nom de thème en **-ι** (en latin **-i**) décliné au nominatif de la troisième déclinaison grecque imparisyllabique, c'est-à-dire une forme munie de la désinence **-ς** / **-s**⁴⁴. Les formes **Βαρδύλλι-ς** ou **Βάρδουλι-ς** / **Bardyli-s**, quant à elles, résultent de l'« hellénisation », et puis

³⁹ Et cela à l'instar de nombreuses autres peuplades de l'Antiquité dont il est probable, lorsque cela n'est pas tenu pour acquis, qu'elles étaient apparentées.

⁴⁰ Julius Pokorny rappelait (**Die Orts- und Flussnamen der Urnenfelderkultur**, VI^e Congrès International d'Onomastique, München, 1958, p. 93 ; nous traduisons en français) qu'« **Antonio Tovar a clairement démontré que de fait on trouve des éléments balkano-illyriens authentiques parmi les populations préceltiques d'Espagne** » (voy. K. Baldinger, 1971, **La formación de los dominios lingüísticos en la Península Ibérica**, p. 362).

⁴¹ C'est-à-dire **u** upsilon = / **u** /, autrement dit l'équivalent du **ou** du mot français **chou**, **mou**, etc., voire du **u** du basque **inguru**, « autour » ou du **u** de l'espagnol **butaca**, « fauteuil ». A l'origine, les Grecs prononçaient donc le nom de ce roi **Barduli-s**. Par la suite, ce / **u** / sera prononcé **[y]** par les Grecs, en particulier à Athènes, c'est-à-dire au moyen d'un son proche du **u** français qui par la suite sera translittéré **y** en latin — c'est pourquoi l'Alphabet phonétique international (API) utilise le signe graphique **y** pour rendre le son **u** du français.

⁴² C'est-à-dire **grosso modo** l'équivalent approximatif du son **u** du français **jus**, **bulle**, **salut**, etc., voire du **ü** souletin (à savoir / **y** / dans l'alphabet phonétique international et / **ü** / dans l'alphabet dit « machine à écrire » qui a également été utilisé en Pays basque pour noter le / **ü** / du dialecte souletin) ; les Athéniens de l'Antiquité devaient en effet prononcer le nom de ce roi **Bardyli-s** ou **Bardüli-s**.

⁴³ Plutarque donne à ce nom la consonne géminée **-λλ-**, en latin **-ll-**.

⁴⁴ Ce qui implique que le nom de ce personnage de l'Illyrie antique était probablement ***Barduli**, c'est-à-dire ***Barduli** (< ***Bard-uli**), au moyen d'un suffixe **-uli** provenant de thèmes en **-u-** développés à partir du suffixe **-li**, cf. **Τύλλις**, ville de Thrace, **Βύλλις**, ville d'Illyrie.

par la suite de la « latinisation », de cet « ethnonyme », c'est-à-dire après que le nom fut coulé dans le moule de la troisième déclinaison grecque au cas appelé nominatif.

LES ILLYRIENS DE L'ADRIATIQUE

Les Illyriens habitaient à l'origine au nord du fleuve Drin baignant l'actuelle ville albanaise de Shkodra (l'antique ville de **Scodra**), c'est-à-dire qu'ils habitaient **grosso modo** la partie méridionale de l'actuelle république du Monténégro, elle-même située au nord de l'Albanie. Plus tard, à la suite d'un phénomène relativement courant durant l'Antiquité, leur nom, dit éponyme, fut étendu à toutes les peuplades de la côte Adriatique, quelle que fût du reste leur origine, depuis, au nord, l'actuel fleuve appelé Krka⁴⁵ jusque, au sud, le fleuve appelé durant l'Antiquité **Thyamis** en face de l'île de Corfou⁴⁶.

En grec ancien, le nom de leur contrée apparaît sous la forme **Ἰλλυρία**, en latin **Illýria** : un nom d'origine et de signification inconnues dont les auteurs de l'Antiquité se servaient pour désigner la partie septentrionale des Balkans englobant au cours de l'Antiquité les territoires appelés de nos jours la Croatie, la Dalmatie, la Bosnie-Herzégovine et l'Albanie. L'origine des Illyriens, obscure, est controversée — probablement des « Proto-Indo-Européens », en partie du moins, mêlés à des populations « pré-indo-européennes ». C'est le peuple des **Hillurioí** ou **Ἰλλυριοί** dont parle Hérodote⁴⁷ ; celui des **Hilurii** dans un des ouvrages de Plaute⁴⁸ ; c'est celui des **Illyrii proprie dicti**, « les Illyriens proprement dits » d'après Plin⁴⁹. Méla, qui cite ce peuple en compagnie de sept autres, les mentionne également : **Dein sunt quos Illyrios uocant**, « puis viennent les Illyriens proprement dits »⁵⁰.

LES BARDULES DE LUSITANIE

Plin l'Ancien cite également parmi les peuples lusitaniens « **les Turdules dits Bardules** »⁵¹. Les Turdules étaient à l'origine un peuple ibère établi dans la région de Cordoue et sur le bas-Guadalquivir. Ils étaient peut-être apparentés aux Turdétans.

⁴⁵ L'antique **Titius** situé à la hauteur **grosso modo** l'actuelle ville de Šibenik en Croatie.

⁴⁶ Le fleuve grec appelé de nos jours Thiamis, à la frontière actuelle entre l'Albanie et la Grèce.

⁴⁷ Hérodote, VIII, 137.

⁴⁸ Plaute, **Menechmi** (« Les jumeaux »), 235 : **Illūri**, orthographe latine archaïque.

⁴⁹ Plin l'Ancien, III, 144.

⁵⁰ Méla, II, 3, 56.

⁵¹ Description de Plin l'Ancien, IV, 118, à savoir : **Turduli qui Barduli [cognominatur]** ; deux leçons du texte de Plin ont été envisagées : l'une, celle de Mayhoff, opte pour une leçon, probablement erronée, **Bardili** — il signale cependant dans ses notes la forme **Barduli** ; l'autre, celle d'Émile Littré, qui se base sur le texte du jésuite Hardouin, donne une forme **Barduli**. Dans la province de La Corogne, on trouve une paroisse appelée **San Xoán de Bardullas**, nom tenu pour préceltique et impliquant vraisemblablement, d'après la phonétique historique du galicien, un prototype ***Vardulias** puis ***Bardulias** (cf. **infra**). Dans les Asturies un village porte le nom de **Bardulés**, autrefois **Uardoles**, sans date, forme médiévale qui, d'après la phonétique historique de l'asturien, semble postuler quant à elle un prototype latin ***Vardulensis**, « originaire de **Vardulia** » (Arias García, 2000, **Pueblos asturianos...**, Ed. Alborá Llibros, Gijón, p. 324). Ces noms de lieux devaient probablement s'appliquer à des endroits

Une partie de ces Turdules ou Bardules s'installa en Lusitanie⁵², puis par la suite dans le territoire galicien actuel en compagnie de populations celtiques originaires du sud de la Péninsule. On connaît, grâce à Pline⁵³, une description de leur territoire originel :

« Quant à la région qui s'étend du Bétis [act. Guadalquivir] au fleuve Ana [act. Guadiana], au-delà de ce qui a été précédemment décrit, elle s'appelle la Béturie ; elle est divisée en deux parties et en autant de nations : les Celtiques, qui touchent à la Lusitanie et sont de la juridiction d'Hispalis⁵⁴, et les Turdules, qui sont voisins de la Lusitanie et de la Tarraconaise et dépendent de la juridiction de Corduba⁵⁵ ».

Au début de notre ère, Strabon relate en effet comment une partie des **Turduli** dits **Barduli** cités par Pline et des **Celtici**⁵⁶, originaires de la **Baeturia**, c'est-à-dire **grosso modo** l'actuelle Andalousie occidentale, s'était installée en Lusitanie et dans l'actuelle Galice, à son époque cet événement devant être encore relativement récent.

Le géographe grec indique en effet qu'une partie des Celtiques⁵⁷ du bord de l'**Ana** ou **Anās**, par la suite appelé Guadiana⁵⁸, **« ayant participé aux côtés des Turdules à une expédition militaire dirigée contre cette région⁵⁹, ils se révoltèrent après avoir**

peuplés par des individus d'origine vardule au sens antique du terme ou bien, plus probablement, à des populations originaires de la **Vardulia** ou **Bardulia** médiévale — installés en Galice et dans les Asturies à l'époque de la Reconquête ? Le nom apparaît également au pluriel dans les sources médiévales : **Vardulias / Bardulias** ; les **Annales Compostellanes** mentionnent en effet un musulman appelé **Albutaman**, lequel fut tué au début du IX^e siècle **quando venit in Bardulias** (trad. litt. « les Bardulies »), un territoire englobant au Moyen-Âge, semble-t-il, quoique le sujet soit complexe et controversé, non plus le pays des Vardules de l'Antiquité, c'est-à-dire **grosso modo** l'actuel Guipuzcoa, mais au contraire le territoire de la Castille primitive, à savoir le Nord de l'actuelle province de Burgos et cela à la suite d'un « transfert territorial » dont les véritables raisons échappent à la communauté savante : **Bardulia quae nunc appellatur Castella**, Chroniques d'Alphonse III, IX^e siècle. Ce dernier sujet, d'une grande complexité, ne sera pas abordé dans le cadre de cette étude.

⁵² Sur la rive gauche du Douro, au sud de Porto, dans l'actuelle région portugaise de Viseu que traverse le fleuve **Vacua** des auteurs de l'Antiquité, l'actuel fleuve **Vouga**.

⁵³ Pline l'Ancien, III, 13.

⁵⁴ L'actuelle Séville.

⁵⁵ L'actuelle ville de Cordoue, esp. **Córdoba**, nom d'origine ibérique dont la signification exacte n'est pas connue.

⁵⁶ Strabon, **Géographie**, III, 3, 4.

⁵⁷ Strabon, **Géographie**, III, 3, 4 ; l'« ethnonyme » **Κέλτικοί**, lat. **Celtici** = / **KELTIKI** / signifierait **« apparentés aux Celtes, qui ont la manière des Celtes »**.

⁵⁸ Fleuve rebaptisé par les Arabes **wadīana**, c'est-à-dire l'actuel **Guadiana**, « la rivière Ana » ; la variante **Anās** qui alterne avec la forme **Ana** est une forme « hellénisée », c'est-à-dire coulée dans le moule de la déclinaison grecque, une forme reprise ensuite par le latin.

⁵⁹ La **Callaecia** romaine (avec par la suite sonorisation de l'initiale : **Callaecia** > **Gallaecia**) relevant encore à l'époque du point de vue administratif de la Lusitanie. Comme dans le cas de l'ethnonyme **Celtici** cité auparavant, le graphème latin **C** se prononce toujours / **k** / : **Callaecia**, en grec **Καλλαικία** où habitaient les **Καλλαικοί**, les « Galiciens » de l'Antiquité.

franchi le cours du Limaëas⁶⁰. A la suite de cette révolte, comme ils avaient par surcroît perdu leur chef, ils seraient restés dans la contrée⁶¹ en s'y dispersant ».

ÉTYMOLOGIE DE L'ETHNONYME « VARDUL- » / « BARDUL- »

Les formes **Βάρδυηται**, **Βάρδυιται**⁶², d'où est issue ultérieurement la forme « latinisée » **Bardyetae**⁶³, constituent ainsi les variantes « hellénisées » d'une forme ibérique autochtone qu'on ne connaît pas, mais que nous pouvons reconstruire du point de vue théorique ; une autre variante de ce nom est **Βάρδυλλοι**⁶⁴, en latin **Vardūli** d'après Pline l'Ancien que l'on retrouve, on l'a vu, dans le nom des **Bardūli**, peuple de Lusitanie. On sait que le latin rendait au moyen de la graphie **y** la lettre grecque **u** qui représentait un son proche du **u** français. La terminaison autochtone, c'est-à-dire ici en l'occurrence « ibérique », **-etes** (à savoir ***-ēt-es**), attestée par ailleurs, notamment dans le nom des **Cariētes**⁶⁵ et des Ilergètes⁶⁶ étant d'origine incertaine, c'est-à-dire notamment, entre autres, mais pas seulement, « ibérique », celle-ci implique l'existence d'un prototype ***Bard-u-ēt-es** ou ***Vard-u-ēt-es** à l'origine des formes « hellénisées », puis « latinisées », citées auparavant. On ne sait pas pourquoi les auteurs de l'Antiquité cessent à un moment donné d'utiliser la première forme en **-ēt-es** au profit de la seconde en **-ūli** dont la structure est cependant, quelle que fût la raison de ce changement, également préceltique ou « méditerranéenne » : **Vard-**, c'est-à-dire **[ward-] / Bard-**, **-ūli**⁶⁷. Le nom est muni ici du suffixe « méditerranéen » **-ul** qu'il ne faut pas confondre avec le suffixe latin ayant une valeur diminutive **-ulus**. Ce suffixe « méditerranéen » **-ul** (< **-u-l**), var. **-e-l**, sert depuis l'Antiquité à former des ethniques en Ibérie occidentale (act. Espagne et Portugal) et en Ligurie, en Ibérie orientale ou caucasienne (act. Géorgie) et en Afrique du Nord. En langue géorgienne on a des termes tels que **rus-u-li**, « russe » (adjectif), **Guri-e-li / Gur-u-li / Gori-u-li**, « originaire de Gori / Gourie » (ethnique), etc. qui, d'après Alfredo Trombetti, « **ricordano i nomi etnici in -u-li dell'Iberia e dell'Africa** », soit en français « **rappellent les noms ethniques en -u-li d'Ibérie et d'Afrique** »⁶⁸.

⁶⁰ Et ses variantes attestées **Limaëa** et **Limīa**. Il s'agit de l'actuel fleuve Lima situé au nord du Portugal.

⁶¹ C'est-à-dire **grosso modo** l'actuelle Galice.

⁶² Nominatif pluriel des noms masculins de la première déclinaison grecque correspondant également à la première des Latins.

⁶³ La forme grecque **-ται** > latin **-tae**, en français académique **Bardyètes**.

⁶⁴ Nominatif pluriel des noms masculins de la deuxième déclinaison grecque correspondant également à la deuxième des Latins.

⁶⁵ Les Cariètes de Pline l'Ancien, III, 6, c'est-à-dire les **Καριστοί** ou Caristes de Ptolémée, II, 6, 64, qui habitaient l'actuelle Biscaye.

⁶⁶ La forme « latinisée » **Ilergetae** constitue ici aussi une adaptation d'une forme « hellénisée » en **ἦται** (**ἦ** grec = **ē** long latin) ; les Ilergètes habitaient les actuelles provinces de Lérida et de Huesca.

⁶⁷ Pline l'Ancien ; **Vardūlli** d'après Méla.

⁶⁸ Trombetti, 1942, **Saggio di antica onomastica mediterranea. Seconda edizione a cura e con introduzione di Carlo Battisti e indici di Jolanda Martini**, Rinamento del Libro, Firenze-Florence, p. 90, § 51.

Les autorités les plus qualifiées en phonétique latine⁶⁹ admettent d'ordinaire que le phonème du latin classique appelé « **v** consonne »⁷⁰ avait, au moins jusqu'au premier siècle après Jésus-Christ, la valeur d'une semi-voyelle ou semi-consonne⁷¹, c'est-à-dire la forme consonantique d'un **u** [**w**]⁷², époque à laquelle il commença à être articulé en tant que fricative bilabiale [**β**]⁷³.

La difficulté réside dans le fait suivant : comment faut-il expliquer la présence d'une semi-consonne initiale [**w-**] tant en latin qu'en grec — langue grecque dans laquelle l'astronome et géographe Claude Ptolémée cite une forme **Ουαρδ-[ουλ-(ών)]** au lieu de la forme **Βαρδ-[ούλ-(ους)]** citée par Strabon ?

La réponse ne peut être, semble-t-il, que la suivante : la semi-consonne latine **u** [**w**] a été adaptée en grec au moyen des graphies **ου** ou **β**, parfois **υ**, ce qui explique les graphies grecques, à savoir « hellénisées », **Ουαρδ-** et **Βαρδ-** mentionnées auparavant en regard de la forme **Vard-** [**ward-**] que donnent pour ce nom de peuple pyrénéen les auteurs latins, mais également le fait que les noms latins, entre autres, **Vālenſ**⁷⁴, **Vālentīā**⁷⁵, **Vĕnĕtī**⁷⁶, **Vārus**⁷⁷, **Vĕrus**⁷⁸, **Vĕrres**⁷⁹, **Vĕsŭvīus**⁸⁰, etc. aient été adaptés en grec sous les formes respectives **Ουάλης**, **Ουάλεντία**, **Βένετοι** (ou **Ουένετοι**), **Ουαρως**, **Βηρος**, **Βέρρης**, **Βέσβιον**, etc.

⁶⁹ Kent, R. G., **The sounds of Latin**, Baltimore, Waverly Press, 1945, §§ 44, 48, 49, 61, 78 ; Sturtevant, **The pronunciation of Greek and Latin**, 2^e éd. Philadelphia, University of Pennsylvania, 1940, pp. 38-44 ; Jungemann, F. H., **La teoría del sustrato y los dialectos hispanoromances y gascones**, Madrid, 1955, pp. 345-353, §§ 4, 5 ; Niedermann, M., **Précis de phonétique historique du latin**, 5^e éd. revue et augmentée, Klincksieck, Paris, 1997, p. 9, § IV, 2 ; pp. 104-111, §§ 55, 56, 57, 58, 59, 60.

⁷⁰ Le premier alphabet latin ne comptait que vingt-trois lettres : **A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T V X Y Z** ; en effet, le graphème **U** n'existait pas encore. La graphie **V** en capitale servait donc à la fois pour noter la voyelle / **w** / et la semi-consonne ou semi-voyelle / **u** / dans, par exemple, l'inscription **VICINVS** = / **wikinus** / où la graphie **V** notait à la fois / **w** / initial et / **u** / vocalique.

⁷¹ Pour un grand nombre d'auteurs les termes de « semi-voyelle » et « semi-consonne » sont synonymes. Certains phonéticiens distinguent toutefois la semi-voyelle de la semi-consonne selon la place de cette articulation : esp. **cuero** = [**kwero**], « cuir » (semi-consonne) mais esp. **auto** = [**ʰaŭto**], « auto » (semi-voyelle).

⁷² Comme le son de l'**ou** français dans **échouer**, prononcé **échwé** = [**ešwe**], voire le second son de **moi** = [**mwa**].

⁷³ Comme dans le mot espagnol **beber** = [**beβer**] ; **ha bebido** = [**aβeβido**], « il a bu ».

⁷⁴ Empereur romain, frère de Valentinien.

⁷⁵ Nom de plusieurs villes de l'Antiquité.

⁷⁶ Les Vénètes, habitants de la Vénétie italique et de la Vénétie gauloise (act. région de Vannes, Bretagne).

⁷⁷ Surnom romain, notamment dans la **gens** Quintilia.

⁷⁸ Nom d'homme.

⁷⁹ C. Cornélius Verrès, propréteur en Sicile. Il fut attaqué par Cicéron dans ses **Verrines**.

⁸⁰ Le Vésuve, volcan près de Naples.

Par conséquent, en théorie du moins, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la forme « latinisée » **Vardul-**, considérée alors comme étant la plus ancienne, ait été retranscrite par la suite en grec **Ouap̄ō-** ou **Bap̄ō-**. En ce qui concerne la forme latine **Vardūli**, l'évolution n'a pu être que celle-ci : **[ward-]** > **[βard-]** (fricative bilabiale) > **[bard-]**.

Peut-on dès lors rattacher cet « ethnonyme » à un terme basque connu ?

A notre connaissance, il n'existe qu'une seule possibilité ayant quelque vraisemblance : celle qui verrait dans ce nom une variante, ou plutôt le prototype, d'un terme, actuellement guipuzcoan, que cite le dictionnaire d'Azkue, à savoir **mardul**, lequel signifie « **robuste, ferme, gaillard, qui a de la valeur ; esp. robusto, lozano, rollizo, gordo, toda cosa que crece con fuerza** ».

Il s'agit d'un mot basque dont l'origine est mal établie, probablement « pré-indo-européenne », en conséquence « inconnue », et impliquant d'après la présente hypothèse un prototype non attesté ***bard-ul** > **mardul** et cela à la suite d'un phénomène de nasalisation de la consonne initiale, relativement fréquent en langue basque : **b-** > **m-**.

Le prototype ***bard-ul**⁸¹ devrait alors, d'après cette hypothèse, résulter, on l'a vu, d'une base ***ward-** que paraissent prédire les formes, attestées dans les sources classiques, **Vard-ul / Ouap̄ō-** — d'où, en ce qui concerne ce terme euskarien, l'évolution phonétique qui suit : ***ward-ul** > ***bard-ul** > **mardul**.

Existait-il en « proto-basque » des semi-consonnes w- à l'initiale ?

L'hypothèse, pour théorique qu'elle puisse nous paraître, n'en resterait pas moins vraisemblable. Quoi qu'il en fût, en basque **m-** correspond la plupart du temps à l'initiale latine **u-** [**w-**] : lat. **uindicare** > **bendekatu / mendekatu**, « venger », etc.⁸².

A ces subtilités d'ordre phonétique viennent en outre se greffer toute une série de considérations de type onomastique : l'étude des noms de peuples, c'est-à-dire des « ethnonymes », est en effet délicate car la plupart du temps il se peut qu'on ait en réalité affaire au nom par lequel les voisins de ces peuples désignaient les populations en question, ici en l'occurrence ces fameux Vardules, au lieu de celui que ces groupes humains se donnaient eux-mêmes dans leur langue.

⁸¹ Dans le domaine de la toponymie « pré-indo-européenne », on trouve le nom de village provençal **Barles**, autrefois **de Barrulis**, 1351, lequel semble postuler un prototype ***bárr-ül-is** (Rostaing, Ch., 1973, **Essai sur la toponymie de la Provence depuis les origines jusqu'aux invasions barbares**, Laffitte Reprints, Marseille, pp. 89-90). Or, d'après ce que l'on sait de la phonétique préceltique, de **Barr-ul-** à **Bard-ul-** il n'y aurait qu'un pas étant donné que le passage de **-rr-** à **-rd-** est, nous dit Rohlfs, « certainement un fait provenant de l'articulation préromane » (Rohlfs, Le Gascon, **Etudes de philologie pyrénéenne (avec 3 cartes)**, 2^e édition, entièrement refondue, Tübingen-Pau, p. 150, § 466) comme cela est probablement le cas pour les vocables basques **xingurri / xingurdi**, « fourmi », etc. Il s'agirait d'après Rostaing de la racine « pré-indo-européenne » ***bar(r)**, « rocher, hauteur » (cf. la racine préceltique présente dans l'irlandais **barr**, « sommet »).

⁸² Michelena, L., 1990, **Fonética Histórica Vasca**, Ed. Gipuzkoako Foru Aldundia, Saint-Sébastien, p. 268, § 13.6.

Il est ainsi difficile de répondre à la question qui suit : comment se désignaient dans leur langue les **Varduli** ?

Pour pouvoir répondre à cette question, il faudrait, entre autres, connaître la nature de la ou les langues parlées par ces mêmes Vardules, ce qui à l'aube du XXI^e siècle, reste une énigme. Car contrairement à ce qu'affirment parfois certains auteurs, en faisant preuve d'un manque de prudence pour le moins surprenant, il est loin d'être acquis que les ancêtres des Guipuzcoans actuels, ou tenus pour tels, fussent des « proto-bascophones », c'est-à-dire en quelque sorte des « proto-Basques ».

Cela pourra en effet surprendre à bien des égards l'« honnête homme » intéressé par l'histoire de ces contrées basques, et cela d'autant plus que les Guipuzcoans contemporains représentent à l'heure actuelle pour le grand public ainsi que pour de nombreux auteurs, l'archétype même de l'« Être basque », le Basque par définition, par antonomase — cela étant probablement dû, entre autres, à la centralité géographique qui est celle de cette petite province basque.

Cette hypothèse sur la « non-basquité » linguistique des Vardules implique évidemment, on l'a vu, que le prototype supposé de ce terme basque **mardul** (< *ward-ul ?) cité auparavant, terme basque dont aurait alors été affublée cette antique peuplade habitant l'actuel Guipuzcoa, leur aurait été attribué par leurs voisins « Proto-bascophones », c'est-à-dire probablement les Vascons de l'époque.

BARDUS : NOM D'UN ANCÊTRE ÉPONYME, MYTHIQUE OU RÉEL, DES VARDULES

La possibilité d'une étymologie à partir du basque ou du « proto-basque » n'est pas la seule envisageable car l'existence d'un anthroponyme **Bardus** en Illyrie⁸³ (peut-être à l'origine de l'actuel anthroponyme albanais **Bardh**, issu du terme **bardhë**, « blanc »), ainsi que l'existence dans la péninsule Ibérique durant l'Antiquité d'un anthroponyme **UARDUS**⁸⁴ ayant peut-être une origine différente, ne semblerait pas, il est vrai, plaider en faveur d'une explication à partir du basque ou « proto-basque ».

LES HYPOTHÈSES « PRÉ-INDO-EUROPÉENNES »

Pour expliquer le nom de peuple pyrénéen **Varduli**, lusitanien **Barduli**, il existerait également plusieurs autres possibilités.

Elles se construisent à partir des racines suivantes :

⁸³ Julio Caro Baroja, 1945, **Materiales...**, p. 217.

⁸⁴ Nom apparaissant dans une inscription du début de notre ère ; cf. Trombetti, 1942, **op. cit.**, p. 68. Cet anthroponyme est également attestée dans le Caucase : un écrivain arménien du XII^e siècle, Samuel d'Anian, suppose qu'au VI^e siècle la grande Arménie (la Persarménie de Procope) eut pour prince un certain **Vardus**, successeur de Vahan, qui avait régné trente et un ans. L'ancien nom du Gard, affluent du Rhône, était également **Vardo**, V^e siècle, d'un prototype **Vardu-** (Dauzat, Deslandes & Rostaing, 1978, **Dictionnaire étymologique des noms de rivières et de montagnes...**, p. 48).

1) La racine ***BaR(R)-**, « rocher ; hauteur, élévation de terrain », var. ***BaL-** / ***BaL-T-** / ***BaL-D-** / ***BeL(L)-** / ***BeR-** avec l'alternance bien connue **l / r**⁸⁵ ainsi que ***BARRA**, « barre, barrière ; hauteur formant barrière »⁸⁶.

2) La racine ***BART(U) / *BARD(U)**, « boue, limon » < ***BARR(UM)**, « id. ». Elle se rencontre en gallo-roman (ancien provençal **bart**, « boue, limon ; bauche ou bauge qu'on emploie au lieu de mortier ; dalle à paver » ; ancien landais « torchis » ; languedocien **bard**, « boue, limon » ; provençal moderne **bard**, « argile ; dalle à paver » ; haut-auvergnat **bart**, « mortier » ; Lozère, Aveyron **bart**, « argile » ; Aveyron, « terre à briques ou à tuiles » ; Tarn **bart**, « argile, glaise » ; bas-limousin, « terre grasse, argile » ; Toulouse **bard**, fange, boue, limon, bauge » ; béarnais **bard**, « boue, terre détrempeée pour faire le torchis » ; gascon **bard**, « boue, mortier de terre » ; d'où le féminin landais **barte** ; Hautes-Pyrénées **bardo**, « limon », etc.), mais aussi dans le domaine ibéro-ligure : aragonais **bardo**, « boue, limon », espagnol **bardoma**, « boue, ordure », etc. ; c'est de ***barro-**, « boue » que vient l'espagnol **barraca**, primitivement « hutte en torchis » passé à l'italien **baracca**, d'où le français **baraque** à la fin du XV^e siècle⁸⁷ ; en basque **barta**, **bartha**, « boue, fange » ; **bartale**, « marécage » ; **bartalatu**, se rouler dans la boue ».

Plus probable — car les hypothèses construites à partir des racines suivantes paraissent mieux s'ajuster à la forme **Ουαρῶ-ουλ-(ῶν)** que cite, on l'a vu, Ptolémée :

3) La racine ***VaR-**⁸⁸ à valeur hydronymique⁸⁹ et une autre racine ayant une valeur oronymique ***VaL-** / ***VeL-** / ***VeR-** / ***VōL-** / ***VūL-**. Rostaing considère que l'origine pré-indo-européenne de ces racines est assurée⁹⁰.

⁸⁵ Rostaing, 1973, *Essai...*, Marseille, pp. 78-97.

⁸⁶ Cf. le nom des **Berones**, « les Bérons (mod. **Riojanos**, 'habitants de la Rioja') », *supra*, p. 2, n. 11 ; voy. également le prototype ***bárr-ūl-is** < act. Barles, *supra*, p. 12, n. 81.

⁸⁷ Flutre, L.-F., 1957, *Recherches sur les Eléments prégaulois...*, Les Belles Lettres, Paris, pp. 40-41.

⁸⁸ A l'initiale, les auteurs versés dans ces études utilisent indistinctement les graphies **v-** / **u-** / **w-** pour retranscrire le son **[w-]**.

⁸⁹ Johannes Hubschmid suppose que ***war-** est la forme primitive, c'est-à-dire antérieure à ***wer-**, qui serait en conséquence secondaire et en découlerait, et que le territoire d'origine de cette racine ***war-** serait le domaine linguistique vénéto-illyrien, d'où elle se serait répandue sans le Sud de la Gaule et aurait gagné vers le Nord ; cf. Hubschmid, 1950, *Zeitschrift für romanische Philologie*, LXVI, p. 288.

⁹⁰ Rostaing, 1973, *Essai...*, Marseille, p. 285-299 où il cite, entre autres, les **Varduli**, peuple de la Tarraconaise, **Hispania**, p. 297. Cette racine ***uar-** et ses variantes ***uer-**, ***uor-**, ***ur-**, « eau, pluie, rivière » est cependant considérée par certains auteurs comme étant une racine « paléo-européenne », c'est-à-dire appartenant au vieil indo-européen (Krahe, H., 1964, *Unsere ältesten Flussnamen*, Wiesbaden, pp. 38-40 ; Villar, F., 1996, « El teónimo lusitano **Reve** y sus epítetos », *Die grösseren keltischen Sprachdenkmäler, Akten des Kolloquiums Innsbruck 29. april – 3. Mai 1993*, Innsbruck, p. 174).

LES VARDULES « DISPARAISSENT » AU V^e SIECLE

Les Vardules sont cités pour la dernière fois en l'an 456, à l'époque du roi wisigoth Théodoric. A l'époque les côtes de Galice avaient été envahies par les Hérules, un peuple de l'Océan germanique dont on croit que la capitale était Mecklembourg⁹¹.

Ces pirates germaniques avaient pris terre en Galice du côté de Montoñedo, dans la région de Lugo. Forcés de se rembarquer face à la résistance des populations locales, ils se portèrent alors sur le pays des Vardules dont ils ravagèrent les côtes.

C'est grâce à la **Chronique** de l'évêque Hydace, témoin direct de ces événements, que nous avons connaissance de ces faits :

« De Erulorum gente septem nauibus in Lucensi litore aliquanti aducti, uiri ferme CCCC expediti, superuentu multitudinis congregatae duobus tantum ex suo numero effugantur occisis : qui ad sedes propias redeuntes Cantabriorum et Vardulliarum loca maritima crudelissime depraedati sunt ».

Soit en français :

« Amenés par sept navires, des Hérules, environ quatre cents hommes armés légèrement, débarquent par surprise sur la côte de Lugo. Ils sont repoussés par la foule qui s'était rassemblée mais ne perdent que deux hommes ; en rentrant chez eux, ils ravagent avec la plus grande férocité les localités maritimes des Cantabres et des Varduli »⁹².

C'est la dernière fois que les sources historiques citent ce peuple pyrénéen.

A ce jour, la « disparition » des Vardules constitue une énigme historique que la communauté savante n'a pas su résoudre.

Les populations de l'actuel Guipuzcoa auraient-elles été attaquées et soumises par leurs voisins, les Vascons ?

Cette hypothèse a en effet été sérieusement envisagée par divers spécialistes.

⁹¹ De nos jours, la région de Mecklenburg-Vorpommern, dont le nom traditionnel français était autrefois Mecklembourg-Poméranie-antérieure, est appelée Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, sur la Mer Baltique. D'après Tranoy « les Hérules venaient du Danemark oriental ou du Halland suédois », cf. **infra**, Hydace, **Chronique**, t. 2, n° 219, § 171, 1, pp. 102-103.

⁹² Hydace, **Chronique**, 171.

AUTEURS ET PRINCIPAUX PERSONNAGES DE L'ANTIQUITÉ CITÉS DANS LA PRÉSENTE ÉTUDE

APPIEN D'ALEXANDRIE, lat. **Appianus Alexandrinus**, gr. **Αππιανός Ἀλεξανδρεῦς**, historien grec qui a vécu au II^e siècle de notre ère ; né vers 90 après Jésus-Christ, il mourut vers 160, peut-être 165. Il fut **procurator** de la province d'Égypte sous le règne d'Antonin le Pieux (138-161). Environ un demi-siècle après Plutarque, Appien d'Alexandrie composa, en vingt-quatre livres, une histoire militaire des Romains, distribuée non par époques, mais par nations. Nous en avons perdu près de la moitié ; les livres conservés sont ceux qui retracent les guerres d'Afrique, de Syrie, d'Ibérie ou Espagne, des Parthes, d'Annibal, de Mithridate, et les guerres civiles, outre des fragments sur celles d'Illyrie et sur quelques autres expéditions. Appien fournit à l'histoire des informations qu'on ne rencontre pas ailleurs, et à l'égard desquels ses récits, instructifs et quelquefois animés au dire des savants, remplacent les relations originales qui nous manquent.

BARDYLIS ou **Bardulis**, gr. **Βάρδουλις** ou **Bardyllis I^{er}**, gr. **Βαρδύλλης**, roi des Illyriens, il vécut vers la première moitié du IV^e siècle avant Jésus-Christ. Il fut charbonnier et chef de brigands avant de ceindre le diadème. Il se déclara contre les prétentions d'Amyntas II au trône de Macédoine. Devenu roi, l'antagoniste de Bardylis fut obligé d'acheter la paix avec ce chef des Illyriens et de lui donner un fils en otage, ce qui n'empêcha guère Bardylis de continuer ses incursions en Macédoine sous Perdiccas III, qu'il vainquit et tua en l'an 361 avant l'ère chrétienne. Lorsque ensuite, la même année, Philippe se disposa à envahir l'Illyrie, Bardylis, âgé de quatre-vingt-dix ans, combattit, si l'histoire dit vrai, avec beaucoup de courage ; il fut défait et tué, selon toute apparence.

BARDYLLIS II, autre roi des Illyriens. Ce prince avait une fille, nommée **Bircenna**, qui fut mariée à Pyrrhus, roi d'Épire. Bardyllis vécut environ trois cent ans avant Jésus-Christ.

CÉSAR ou **CAESAR**, lat. **Caius Julius Caesar**. Le plus grand homme du monde romain, naquit en juillet de l'an 100 avant Jésus-Christ (c'est-à-dire dans le mois **quintilis** de l'an de Rome 654 appelé par la suite **julius**, « juillet » en son honneur), sous le consulat de C. Marius et de

L. Valerius Flaccus, et fut assassiné le 15 mars de l'an 44 avant Jésus-Christ. Il appartenait à la plus ancienne noblesse de Rome : sa mère Aurelia descendait, dit-on, du roi Ancus Martius, et la gens Julia faisait remonter son origine au fils d'Énée. César est célèbre non seulement comme le soldat exceptionnel qu'il fut et homme politique génial, mais également comme écrivain de grande qualité.

Au milieu de ses campagnes militaires, il resta toujours fidèle au culte des lettres et eut lui-même soin d'écrire son histoire. Ses **Commentarii**, en réalité des « documents » ou « mémoires », portent l'empreinte de son génie : on y retrouve à chaque page une rapidité, une sûreté de jugement, une netteté d'esprit et un calme qui impressionnent encore, dit-on, les savants latinistes actuels, le tout doublé d'une connaissance profonde du cœur humain qui l'ont rendu victorieux dans les nombreuses batailles qu'il décrira lui-même, en parlant toujours à la troisième personne, avec une simplicité inimitable. Cicéron, dont le témoignage n'est pas suspect, car il n'aimait guère le rival de Pompée, s'exprime ainsi : « **Les Commentaires de César sont simples, clairs, élégants ; l'auteur a dépouillé son style d'ornements, comme on rejette un vêtement inutile. Il n'a eu que la prétention de laisser des matériaux à ceux qui voudront écrire l'histoire** ». C'est, paraît-il, le plus admirable éloge qu'on ait fait des « Commentaires » de César.

La guerre contre les Gaulois, qui dura neuf ans, avait eu pour les Romains le double attrait d'une expédition militaire et d'une expédition scientifique : tout y était nouveau pour les conquérants. César commence par diviser la Gaule en trois parties, **Gallia est omnis diuisa in parte tres** : l'Aquitaine, la Celtique ou la Gaule proprement dite, et la Belgique, d'après la configuration des bassins de la Garonne, de la Marne et de la Seine. Tout le pays était habité par une foule de peuples, qui se faisaient la guerre entre eux. Les **Commentarii de bello Gallico** se composent de huit livres, dont les sept premiers contiennent chacun les actes d'une année. Le dernier seul n'est pas de César, mais probablement d'Aulus Hirtius, un des principaux collaborateurs de César — ce dernier, né d'une famille illustre fit la guerre des Gaules avec lui et fut consul en 43. Hirtius aurait également rédigé l'ouvrage intitulé **De bello Alexandrino** ou « Guerre d'Alexandrie ». En ce qui concerne les **Commentarii de Bello civili**, en trois livres, imprimés à la suite des **Commentaires de la guerre des Gaules**, ils sont de César.

CICÉRON, lat. **Marcus Tullius Cicero**. Né le 3 janvier 106 avant Jésus-Christ à Arpinum, un municpe à environ une centaine de kilomètres de Rome, **Tullius Cicero** meurt en 43 avant Jésus-Christ. Un des plus grands hommes de son temps, sa vie nous est très bien connue.

CINNA ou **Lucius Cornelius Cinna** qui fut élu ultérieurement consul pour l'an 80 en compagnie de Marius. Ce dernier et Cinna étaient les chefs du parti des **populaires** qui était constitué de sénateurs partisans de donner aux plus pauvres certaines terres appartenant aux plus riches, ceux qui constituaient la **nobilitas**, la noblesse romaine dont le pouvoir avait été jusque là exclusif. Ces rivalités intérieures seront à l'origine des guerres civiles qui déchireront par la suite la République.

HÉRODOTE, gr. Ἡρόδοτος Ἀλικαρνασσεύς / **Hērōdotos Halikarnāsseús**, lat. **Hērōdōtus Hālīcarnassensis**, historien grec, né vers 484 ou 482 avant Jésus-Christ à Halicarnasse, une colonie grecque située en Carie (act. Bodrum, sud-ouest de la Turquie), mort vers 425. Surnommé le « père de l'Histoire » par Cicéron, il est considéré comme l'un des tout premiers explorateurs. C'est également le premier prosateur dont l'œuvre ait été conservée.

Sa fortune lui permit de visiter plusieurs pays. Il parcourut l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Libye jusqu'aux colonnes d'Hercule, aujourd'hui détroit de Gibraltar, et, revenant sur ses pas, il visita l'Assyrie (l'actuel Irak ainsi qu'une partie de l'Iran actuel, de la Syrie et de la Turquie), la Colchide (act. Géorgie occidentale), la Scythie (l'actuelle région allant de l'Ukraine à l'Altaï, en passant par le Kazakhstan), passa de là chez les Gètes, puis parcouru la Thrace, entra en Macédoine, descendit par l'Epire dans la Grèce, et revint dans sa patrie, espérant y jouir du repos nécessaire pour mettre en ordre les observations et les matériaux qu'il avait recueillis dans ses voyages. Mais un certain Lygdamis avait usurpé dans Halicarnasse l'autorité suprême ; le sang des plus nobles citoyens, parmi lesquels se trouvaient les parents d'Hérodote, avait coulé. L'historien dut fuir Halicarnasse et vint chercher un asile à Samos, où il composa les premiers livres de son **Histoire**.

Plus tard il reparut en libérateur dans Halicarnasse à la tête d'une troupe d'exilés qu'il avait réunis ; mais les principaux de la ville, qui n'étaient entrés dans la conspiration de l'historien que pour se substituer au tyran dans l'exercice du pouvoir, établirent une aristocratie qui parut plus dure et plus oppressive que le gouvernement arbitraire de Lygdamis. Hérodote dut à nouveau s'exiler de sa patrie, et se rendit en Grèce, où l'on célébrait alors la LXXXI^e olympiade. Il lut devant la multitude assemblée pour cette grande solennité le commencement de son **Histoire** et les extraits les plus propres à exalter l'enthousiasme et à flatter l'amour-propre national. Son succès fut complet. Treize ans après, au cours de la fête des panathénées⁹³ de l'an 444 avant notre ère, il renouvela la lecture de son ouvrage, probablement terminé à cette époque ; les Athéniens lui décernèrent pour récompense une somme de dix talents attiques (soit environ 8500 €). Hérodote se joignit ensuite à la colonie que les Athéniens envoyèrent en Italie, se fixa à **Thurium** (ville du golfe de Tarente en Italie) et y mourut dans un âge avancé.

HYDACE ou **Hydatius**, évêque de Galice né vers 395 de notre ère. Dans la préface de sa **Chronique**, l'auteur nous indique qu'il est né dans la « cité des Lémiques », **ciuitas Lemicorum**, c'est-à-dire l'antique cité galicienne de Lémica située « à l'extrémité de la terre », **extremus plagae**, autrement dit en Galice, dans l'actuelle région de Ginzo de Limia, province d'Orense ; **Verum Hydatius, prouvinciae Gallaeciae natus in Lemica ciuitate**, « moi, Hydace, de la province de Galice, né dans la cité de Lémica » écrit-il dans sa préface. Témoin oculaire du début des invasions germaniques dans la péninsule Ibérique, contemporain des Suèves, Hydace est l'auteur d'une précieuse **Chronique** allant de l'année 378 à celle de 468. Il effectua un voyage en

⁹³ Fêtes solennelles célébrées à Athènes en l'honneur d'Athéna, divinité protectrice de la cité, et auxquelles participaient tous les habitants de l'Attique.

Orient dans sa jeunesse et eut une éducation soutenue, ce qui laisse penser qu'il était né dans une famille « galaïco-romaine » de rang assez élevé⁹⁴.

MARC-ANTOINE ou **MARC ANTOINE L'ORATEUR**, lat. **Marcus Antonius Orator**. Il mourut sous les coups des « marianistes ». Ce dernier était un célèbre orateur latin et un des plus grands Romains de son temps. Né en 147 ou 143 avant Jésus-Christ, il mourut en 87, tué par les sbires de Marius. Préteur en 104, il avait vaincu les pirates de Cilicie (en grec **Κιλικία**, en latin **Cilīcia** ; région située au sud-est de l'actuelle Turquie), puis triomphé sur eux comme proconsul. Par la suite il était devenu consul en 99 puis censeur en 97. La cause de la haine de Marius à son égard est obscure. Ce fameux orateur latin était d'autre part le grand-père de **Marcus-Antonius**, appelé également **Antoine** ou **Marc-Antoine le triumvir**, le fameux amant de Cléopâtre, qui naquit vers l'an 83 et mourut en 30 avant Jésus-Christ et auquel le partage du monde romain, qui eut lieu à Brindes en 40 entre Octave (le futur empereur Auguste), Lépide et lui-même, avait octroyé tout l'Orient jusqu'à l'Adriatique.

MARIUS, lat. **Caius** ou **Gaius Marius**, oncle maternel par alliance de Jules César, il naît en Italie, à **Cereatae**, près d'**Arpinum**⁹⁵, en 156 avant Jésus-Christ, et meurt à Rome en 86. Appartenant à l'ordre des chevaliers — certains auteurs préfèrent le faire venir de la classe plébéienne — et doté de qualités militaires exceptionnelles, **Marius** devint le légat du consul **Metellus** en Afrique du Nord, le fameux **Quintus Caecilius Metellus** surnommé **Numidicus**. C'est sous le commandement de **Marius**, qui fut consul pour l'an 108, que le roi des Numides (act. populations berbères ou kabyles), le petit-fils du fameux roi **Masinissa**, à savoir **Jugurtha**, fut vaincu en 106. Chef du parti populaire en compagnie de **Cinna**, son allié et un de ses partisans les plus fidèles, il connut une étonnante carrière consulaire qui dura une vingtaine d'années jusqu'à sa mort puisqu'il fut élu sept fois consul et reçut le titre d'**imperator**, titre honorifique récompensant les généraux vainqueurs.

MÉLA ou **Pomponius Mela** est le plus ancien géographe romain connu. C'est un « Espagnol », au sens classique du terme, c'est-à-dire un individu originaire des **Hispaniae** ou des Espagnes, ou plus exactement originaire de la localité de **Tingentera**, ou encore **Iulia Traducta**, comme il l'indique lui-même, bourgade qu'on s'accorde à situer près de l'actuelle ville de Tarifa, en Andalousie. Egalement connu sous le titre latin de **De situs orbis**, son ouvrage, une **Chorographia**, c'est-à-dire une sorte de géographie régionale faisant une grande part à l'art de la description tant physique et humaine qu'historique, constitue la plus ancienne description géographique du monde en langue latine qui nous soit parvenue. On a vu dans cette œuvre, en raison de sa brièveté, une sorte d'ouvrage de vulgarisation s'adressant à un large public et achevé probablement à la fin de 43 ou au début de 44 après Jésus-Christ.

⁹⁴ **Hydace**, Introduction, texte critique, traduction, Alain Tranoy, éd. coll. Sources Chrétiennes, n° 218, n° 219, Editions du Cerf, Paris, 1974.

⁹⁵ L'actuelle localité d'Arpino, entre Rome et Naples.

PLAUTE ou **T. Maccius Plautus**, environ 254-184 avant Jésus-Christ. Natif de Sarsina en Ombrie, il vint à Rome et fit carrière dans les métiers du théâtre.

PLINE L'ANCIEN, en latin **Caius Plinius Secundus** : célèbre naturaliste romain né à Côme en 23 après Jésus-Christ, mort en 79 à Stabies, en Campanie, dans la rive sud-est de la baie de Naples. Officier de cavalerie en Germanie, procureur de l'Espagne sous l'empereur Vespasien (de 69 à 79), il était amiral de la flotte de Misène — la bourgade de **Misenum**, au fond de la baie du golfe de Naples, étant alors l'une des principales bases de la flotte impériale —, lorsque se produisit l'éruption du Vésuve au cours de laquelle il trouva la mort. Déployant une énorme activité littéraire tout au long de son existence, il est l'auteur, entre autres, des trente-sept livres d'une **Histoire naturelle**, dédiés en 77 à son ami de jeunesse, le prince héritier, futur empereur (de 79 à 81) et fils de Vespasien, **Titus Flavius Sabinus Vespasianus** dit **Titus**, connu, entre autres, pour avoir soumis Jérusalem en 70 et surtout s'être épris d'une princesse juive, puis par la suite reine, née en 28 de notre ère : la célèbre Bérénice.

PLUTARQUE, gr. **Πλούταρχος / Ploutarkhos**, biographe et moraliste grec, né à Chéronée en Béotie vers 50 après Jésus-Christ, mort vers 125. Remis à l'honneur à la Renaissance, il est l'auteur d'un grand nombre de traités que l'on divise d'ordinaire en deux groupes : les **Œuvres morales** et les **Vies parallèles**, ces dernières constituant des biographies de plusieurs personnages de l'Antiquité tels que Sertorius, Marius, Pompée, Sylla, César, etc.

POLYBE ou **Polybius**, gr. **Πολύβιος / Polúbios**. Général, homme d'État, historien et théoricien politique d'origine grecque, il naquit entre 210 et 202 et mourut en 126 avant Jésus-Christ. De tous les chefs-d'œuvre littéraires de l'Antiquité que nous a ravis en partie ou en totalité la barbarie du Moyen-Âge, aucun n'est plus à regretter que la vaste composition historique de Polybe. Grand citoyen, soldat éclairé, écrivain habile, Polybe avait retracé l'histoire de la grandeur croissante de Rome républicaine, depuis le jour où elle fut envahie par les Gaulois jusqu'à celui où elle triompha de Carthage, de Corinthe et de Numance. Jusqu'au X^e siècle, cet ouvrage figurait en bonne place dans les bibliothèques médiévales. Il a disparu depuis presque tout entier. De quarante livres, il ne nous reste plus que les cinq premiers en entier et quelques fragments des autres. Polybe était né à Mégalopolis, ville d'Arcadie, dans la troisième année de la CXLIV^e olympiade, qui correspond à l'année 552 de la fondation de Rome et à l'année 202 avant Jésus-Christ.

Il eut pour père Lycortas, préteur des Achéens. Dès l'âge de vingt-deux ans, l'an 574 de la fondation de Rome, son père ayant été nommé ambassadeur auprès de Ptolémée V Épiphané (pharaon qui gouverna l'Égypte de 204 à 181 avant Jésus-Christ), il fut adjoint à l'ambassade. Dans l'année 585 de Rome, il fut nommé général de la cavalerie achéenne destinée à porter secours aux Romains dans la guerre contre Persée — le dernier roi de Macédoine après la mort

d'Alexandre le Grand ; et, peu de temps après, il fut envoyé en ambassade auprès du consul romain Quintus-Marcus. Le décret sur la levée d'une armée en Thessalie pour se joindre aux Romains, étant ratifié, dit Polybe, on résolut d'envoyer au consul des ambassadeurs pour l'informer de la résolution que la République avait prise, et savoir de lui où et quand il jugeait à propos que l'armée achéenne joignît la sienne. Les Romains, après la défaite de Persée, ne voulant pas laisser derrière eux des hommes qui contrariassent leur influence, exigèrent que les Achéens envoyassent à Rome mille otages, pris dans les meilleures familles et parmi les personnages dont ils avaient le plus à redouter les talents ; le nom de Polybe fut placé en tête de cette liste.

Ce fut donc à cette époque qu'il se rendit à Rome avec les mille otages. Polybe, dans son exil, chercha dans l'étude une consolation. La famille de Scipion possédait une riche bibliothèque. Polybe eut avec les jeunes Scipions de fréquents entretiens sur les livres qu'ils lui prêtaient. Cette liaison ne tarda pas à lui être d'un grand secours. L'ordre fut donné aux exilés grecs de quitter Rome, et on les répartit dans les différentes villes d'Italie ; mais les deux fils de Paul Emile, Fabius et Publius Scipion, demandèrent avec instance au préteur que Polybe demeurât auprès d'eux ; et cette autorisation lui fut accordée.

POSIDONIUS D'APAMÉE, gr. **Ποσειδώνιος**, historien grec né vers 150-135 avant Jésus-Christ à Apamée, ville de l'antique Syrie. Naturaliste et philosophe, il résida à Athènes, puis à Rhodes avant d'entreprendre divers voyages d'études dans les pays de la Méditerranée. De son ouvrage historique en cinquante-deux livres, écrits qui continuent ceux de Polybe, ainsi que de son **Histoire des campagnes de Pompée**, il ne reste que quelques fragments. Il fut le premier auteur de l'Antiquité à avoir visité la péninsule Ibérique. On considère que Strabon a utilisé les **Histoires** et l'**Histoire de Pompée** de Posidonius et que les citations d'auteurs antérieurs à 72 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire d'auteurs tels qu'Ephore, Eratosthène, Polybe, Artémidore et Asclépiade de Myrléa, lui ont été transmises par celui-ci.

PTOLÉMÉE ou **Claudius Ptolemaeus**, gr. **Κλαύδιος Πτολεμαῖος**, communément appelé **Ptolémée**, parfois **Ptolémaïs de Thébaidé**. Claude Ptolémée est né en Egypte sans qu'on sache quelles furent précisément ses dates de naissance et de mort ; probablement entre 100 et 170 après Jésus-Christ. Il fut un des derniers grands astronomes et géographes de l'Antiquité. C'est avec lui que la synthèse graphique des connaissances de l'époque atteignit son degré le plus achevé. On sait de lui qu'il vécut à Alexandrie, à l'époque des empereurs dits Antonins — époque qui va de 97 à 192, autrement dit l'époque ayant vu naître les empereurs Nerva, les deux « Espagnols » Trajan et Hadrien, puis Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Lucius Verus et Commode.

Bien qu'il n'existe aucun document grec original de son œuvre, celle-ci fut pourtant maintes fois recopiée tant en grec qu'en latin, et à n'en pas douter avec grande minutie, par les Romains qui la transmièrent aux Arabes, lesquels, à leur tour, la firent connaître aux Européens du Moyen-Âge.

L'ouvrage qui nous intéresse ici est celui intitulé **Geographikê uphêgêsis** ou **Introduction à la géographie**, ouvrage rebaptisé ultérieurement **Cosmographia** par les hommes de la Renaissance. Celui-ci, qui décrit le monde connu au deuxième siècle de notre ère (l'**œkoumène**

des Grecs), nous est parvenu sous la forme de huit livres. Les livres II à VII constituent la partie principale de son œuvre. Ils contiennent, entre autres, de longues listes de noms antiques, principalement des toponymes, des noms de peuples, de cours d'eau, etc., à savoir plusieurs milliers de noms — environ huit mille — décrivant le « monde habité » de l'Inde à l'actuelle Ecosse et les pays nordiques.

SCIPION ou **Publius Cornelius Scipio Æmilianus**, plus connu sous le nom de **Scipion Emilien**, surnommé **le Second Africain** ou **le Numantin**, né en 185 avant Jésus-Christ, mort en 129. Aristocrate romain éclairé, pétri de culture hellénique, ami de Polybe, homme politique et général, consul en 134, il s'empara de Numance en 133, d'où son surnom de Numantin — la localité de **Numantia** dont les ruines sont encore visibles à côté du village espagnol de Garray, province de Soria, Castille-la-Vieille.

SERTORIUS ou **Quintus Sertorius**, céléberrime général romain né à **Norcia**, dans le pays des Sabins⁹⁶, vers 123 avant Jésus-Christ, mort en Espagne en 72 ou 73. Lieutenant de **Marius** et partisan de celui-ci durant les guerres civiles (88 avant Jésus-Christ), il se réfugia dans la péninsule Ibérique quand **Sylla** (ou **Sulla**) devint le maître de l'Italie. A leur demande, il se mit à la tête des Lusitaniens — à cette époque l'un des plus puissants et célèbres peuples de la Péninsule, un peuple que Rome tarda plus de cinquante ans à soumettre — qui s'étaient à nouveau révoltés en 80 avant Jésus-Christ. En peu d'années, il battit tous les généraux romains qui tentèrent de s'opposer à lui. Ayant fait la conquête de la plus grande partie de la Péninsule, son audace le poussa jusqu'à vouloir faire sécession en organisant à **Osca** (act. Huesca, Aragon) un simulacre de république romaine. Combattu, entre autres, par Pompée, il fut assassiné par ses propres officiers.

STRABON, gr. **Στράβων** / **Strábôn**, lat. **Strabo**, Géographe grec né en 63 avant Jésus-Christ à **Amaseia** dans l'ancien royaume de Pont en Asie Mineure (act. Turquie). Après avoir parcouru le monde méditerranéen de l'Arménie à la Sardaigne, de la mer Noire à l'Éthiopie, il séjourna longuement à Rome et en Égypte. Il mourut en 19 après Jésus-Christ. Sa **Géographie** en dix-sept livres a été conservée presque intégralement. Il vécut à l'époque de Diodore de Sicile. Comme lui il habita longtemps à Rome. Son oeuvre est une véritable encyclopédie, pleine de détails sur l'histoire, la religion, les moeurs, les institutions politiques des anciens peuples.

SUÉTONE ou **Caius Suetonius Tranquillus**, biographe né probablement à Rome vers 69 après Jésus-Christ. Le lieu et la date de sa mort ne sont pas connus, vraisemblablement vers 125. C'est à lui qu'on doit, entre autres, les **Biographies des Douze Césars**, à savoir : César, Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus et Domitien.

⁹⁶ La région de **Reate**, mod. Rieti au nord de Rome.

THÉOPOMPE, gr. **Θεόπομπος / Theópompos**, orateur et historien, natif de l'île de Chios vers 378 avant Jésus-Christ, au temps de Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre le Grand. Il fut le plus célèbre de tous les disciples d'Isocrate. Théopompe, historien illustre, mérite aussi une place distinguée parmi les orateurs. Nous savons encore, par le témoignage de Denys d'Halicarnasse, que Théopompe composa un assez grand nombre de discours dans le genre délibératif. Elevé dans l'école d'Isocrate, dont il fut, on l'a vu, le plus célèbre disciple, il emprunta de lui la grandeur et la magnificence du style. Engagé par son maître à écrire l'histoire, il choisit celle de son temps ; et commençant à l'époque où Thucydide et Xénophon avaient terminé la leur, il raconta tout ce qui s'était passé en Grèce jusqu'à la mort de Philippe. La perte de son ouvrage, soit cinquante-huit livres, est des plus affligeantes. Il ne nous reste qu'un rapide et court extrait des cinquante-trois premiers livres. On le doit à Photius, patriarche de Constantinople. Théopompe avait composé, dans sa jeunesse, un abrégé de l'histoire d'Hérodote, en deux livres.

TITE-LIVE, lat. **Titus-Livius**. Les détails de la vie de cet historien sont aussi obscurs que ses écrits sont célèbres. Il naquit à Padoue, d'une ancienne famille, sous le consulat de Pison et de Gabinius, vers 64 ou 59 avant Jésus-Christ. Un fils et une fille partagèrent ses soins et sa tendresse. Son grand titre à l'immortalité est **L'Histoire romaine**, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an de Rome 743. C'est ce qui lui valut à Rome une réputation qui s'étendit jusqu'aux extrémités de l'Empire. On rapporte à ce sujet qu'un « Espagnol », après la lecture de ses écrits, vint de Cadix à Rome, pour en voir l'auteur, et s'en retourna aussitôt après l'avoir vu. On ne sait rien de plus sur Tite-Live. Il se partageait entre Rome et Naples, où l'appelaient la beauté du climat et le désir de se livrer à la composition, de son grand ouvrage. Auguste l'avait admis dans son cercle d'intimes. Mais cette amitié n'altéra jamais l'impartialité de l'historien ; il loua Brutus, Cassius, et particulièrement Pompée au point qu'Auguste l'appelait, en badinant, le Pompéien.

Ce prince lui avait confié l'éducation du jeune Claude, par la suite empereur. Après la mort d'Auguste, Tite-Live retourna à Padoue où il mourut, à l'âge de soixante-seize ans, la quatrième année du règne de Tibère, l'an de Rome 770, et le même jour qu'Ovide. Les Padouans n'auront de cesse d'honorer sa mémoire. Lorsqu'en 1413 on crut avoir retrouvé son tombeau dans la ville de Padoue, l'enthousiasme fut général. On doute si Tite-Live avait lui-même partagé son histoire en décades, c'est-à-dire, de dix en dix livres. Quoiqu'il en soit, cette division paraît assez commode. A l'égard des sommaires qui sont à la tête de chaque livre, les savants ne croient pas qu'on puisse les attribuer ni à Tite-Live, ni à Florus. Des cent quarante composés par Tite-Live, il ne nous en est parvenu que trente-cinq, dont quelques-uns ne sont pas entiers. Les premières éditions de la fin du XV^e siècle et du commencement du XVI^e ne contiennent que la première, la troisième et la quatrième décade. Pétrarque essaya de retrouver au moins la seconde ; mais toutes ses recherches furent vaines. Depuis, la bibliothèque de Mayence fournit une partie du livre troisième, du livre trentième, et ce qui manquait au livre quarantième.

On retrouva, en 1531, les cinq derniers dans l'abbaye de Saint-Gall en Suisse. Enfin, en parcourant les manuscrits de la bibliothèque de Bamberg, on en trouva un qui contenait plusieurs livres de Tite-Live, entre autres, la première partie du troisième, et du livre trentième, qui

manquaient encore. Ils furent publiés deux ans après à Paderborn. Voilà tout ce qui nous reste de ce précieux monument, c'est-à-dire à peine le quart de l'ensemble. On a longtemps cru que les Arabes possédaient, dans leur langue, une traduction complète de Tite-Live. Suétone nous apprend que Caligula comprit dans la même haine Homère, Virgile et Tite-Live, qu'il appelait « les verbeux », et qu'il entreprit de bannir de toutes les bibliothèques impériales leurs écrits et leurs images. L'historien eut un ennemi non moins funeste à sa gloire dans le pape Grégoire-le-Grand. Ce pontife aurait fait brûler tous les exemplaires connus de cette **Histoire**, parce que les prodiges qu'elle contenait pouvaient paraître favorables à la cause du paganisme.

Quintilien, qui le compare à Hérodote, trouve son goût pur et parfait et la place à côté de Cicéron, en indiquant ces deux écrivains comme ceux qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. Sa narration, dit-il, est singulièrement agréable et de la clarté la plus pure. Tout y est parfaitement adapté aux personnes et aux circonstances. Il excelle surtout à exprimer les sentiments doux et touchants. Son style est toujours égal, simple et sans bassesse, élégant sans affectation, grand sans enflure, plein de douceur ou de force, mais toujours clair et intelligible. Sénèque le père imputa à Tite-Live la faiblesse de la jalousie. Un grief plus important lui a été objecté. On l'a taxé d'ingratitude et de mauvaise foi, pour n'avoir pas nommé Polybe, ou pour l'avoir nommé avec une indifférence affectée, dans des passages où il ne faisait presque que le transcrire.

INDEX NOMINORUM

- Adriatique, 1, 6, 7, 8, 10
 Afrique du Nord, 13
 Alfredo Trombetti, 14
 Ana, 11, 12
 Anās, 12
 Ancharius, 4, 5
 Andalousie, 2, 12
 Appianus Alexandrinus, 19
 Appien, 6
 Ardiaei, 5, 6
 Ardyaei, 6
 Auguste, 1, 2, 3
 Baetica, 2
 Baeturia, 12
 bandoleros, 4
 bard, 14
 Bardaei, 5, 6
 Bardaei, 6
 Bardéens, 6
 Bardiaei, 6
 Bardieés, 6
 bardo, 14
 bardoma, 14
 Bardules, 1, 10, 11
 Barduli, 9, 11, 12
 Bardŭli, 13
 Bardulis, 19
 Bardus, 13
 Bardh, 13
 bardhë, 13
 Bardyaei, 6
 Bardyéens, 2, 4, 5, 6, 7
 Bardyetae, 13
 Bardyètes, 1, 2, 4, 7, 8, 13
 Bardyli-s, 9
 Bardyllis I^{er}, 19
 baracca, 14
 baraque, 14
 barraca, 14
 *barro-, 14
 bart, 14
 barta, 14
 bartalatu, 14
 bartale, 14
 bartha, 14
 Berones, 3
 Berōnes, 3
 Bérons, 3
 Bétis, 11
 Béturie, 11
 Bircenna, 19
 Bruttus, 2
 Caius Julius Caesar, 20
 Cantabres, 18
 Cariètes, 13
 Carthage, 3
 Cassius, 1, 2, 3
 Celtici, 12
 Celtiques, 11, 12
 César, 1, 2
 Cicéron, 6, 15
 Cinna, 5
 Corconte, 8
 Corconti, 8
 Corduba, 12
 Croatie, 5, 10
 Dalmatie, 5, 7, 10
 Danemark oriental, 17
 Didot-Müller, 6
 Ebre, 3
 Espagne, 2, 3, 4, 7, 9, 13
 Espagnols, 3, 7

- España, 3
 Fulvius Flaccus, 7
 Galice, 11, 12, 17
 Géorgie, 13
 Guadalquivir, 11
 Guadiana, 11, 12
 Guipuzcoa, 1, 4, 7, 8, 11, 17, 18
 Guipuzcoans, 1, 5, 16
 Gustave Bloch, 6
 Halland suédois, 17
 Hérodote, 10
 Hérules, 17
 Hillurioí, 10
 Hilurii, 10
 Hispalis, 12
 Hispania, 3, 7
 Hydace, 17, 18
 Ibères, 3
 Ibérie, 3, 13, 14
 Ilergètes, 13
 Illyrie, 4, 5, 7, 8, 9
 Illyriens, 1, 9, 10
 Illyrii proprie dicti, 10
 Illyrios, 10
 Illÿria, 10
 Jérôme Carcopino, 6
 Korkontoi, 8
 l'île appelée Hvar, 5
 La Rioja, 3
 Ligurie, 13
 Līmaeas, 12
 Illyriens, 7
 Lugo, 17
 Lusitanie, 1, 2, 10, 11, 12, 13
 Lusitaniens, 4
 Macédoine, 19, 21, 25
 Marcus-Antonius ou Marc-Antoine, 4
 mardul, 15, 16, 17
 Marius, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7
 Mecklembourg-Poméranie-antérieure, 17
 Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, 17
 Mecklenburg-Vorpommern, 17
 Montoñedo, 17
 Neretva, 5, 6
 Numance, 4, 7
 Perdiccas III, 19
 Pharos, 5
 Philippe, 19
 Plaute, 10
 Pline, 2, 5, 6, 10, 11, 12, 13
 Pline l'Ancien, 2, 5, 6, 10, 11, 13
 Plutarque, 4, 5, 6, 7, 9
 Polybe, 6
 populations navarraises, 2
 Portugal, 12, 13
 Posidonius d'Apamée, 1
 Proto-bascophones, 17
 Ptolémée, 5, 6, 13, 14
 Reinosa, 8
 Roger Collins, 7
 Rome, 2, 3, 4, 7
 Santander, 8
 Sertorius, 4, 5
 Strabon, 1, 5, 6, 12, 14
 Suétone, 2
 Tarraconaise, 12
 Théodoric, 17
 Théopompe, 6
 Tite-Live, 3, 6, 7
 Turdétans, 11
 Turdules, 11, 12
 Turduli, 11, 12
 UARDUS, 13
 Vălens, 15
 Vălentîă, 15
 Vardaei, 5, 6
 Vardéens, 6, 7
 Vardiaies, 6
 Vardules, 1, 2, 7, 8, 11, 16, 17, 18
 Varduli, 18
 Vardŭli, 1, 13, 15
 Vardŭlli, 1, 13

Vārus, 15
 Vascones, 2
 Vascons, 17, 18
 Věněti, 15
 Vērres, 15
 Vērus, 15
 Věšŭnīus, 15

Grec

Ἰλλυριοί, 10
 Ἰλλυρία, 10
 Ἰβηρες, 3
 Ἄρδεῖοι, 6
 Ἄρδιαῖοι, 6
 Αππιανός Ἀλεξανδρεῖς, 19
 Βαρδ-[ούλ-(ους)], 14
 Βάρδυῆται, 13
 Βάρδουῖται, 13

Βάρδυλλοι, 13
 Βένετοι, 15
 Βέρρης, 15
 Βέσβιον, 15
 Βηρος, 15
 Ουάλεντία, 15
 Ουάλης, 15
 Ουαρδ-[ουλ-(ών)], 14
 Ουαρδιαῖοι, 6
 Ουαρος, 15
 Ουένετοι, 15
 Βαρδιαῖοι, 6
 Βάρδου-[(αί)-οι], 8
 Βάρδου-[(ίτ)-αι], 8
 Βαρδουαῖοι, 6
 Βάρδουλι-ς, 9
 Βαρδύλλι-ς, 9